Ami du Clergé du 14 juillet 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXIV. 9e *Dimanche après la Pentecôte* : Dans la maison de notre Père, 217.

L'Année avec Notre-Dame. — *Notre-Dame des Neiges* (5 août) : Origine et symbolisme de ce titre, 218.

A l'école des Saints. — *Sainte Madeleine* (22 juillet) : Témoin et messagère de la résurrection, 220. — *Sainte Anne* (26 juillet) : La mère et la reine des saints, 222.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXV. Rétablissement de l'empire d'Occident, 222.

Notes pastorales sur le mariage. — I. Introduction, 223. — II. Le mariage est une union indissoluble, 224.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXIV

9e Dimanche après la Pentecôte

DANS LA MAISON DE NOTRE PÈRE

Mes frères,

En dépit du dicton : « Il faut placer le clocher au milieu de la paroisse », nos ancêtres le plaçaient fréquemment sur un lieu élevé, même un peu excentrique, afin sans doute que sa présence s'imposât aux yeux de tous, que sa voix fût entendue de tous et que sa tour s'élevât comme une perpétuelle prière :

...O bon clocher,
Si le peuple des champs garde sous ses paupières
Une clarté qui fait la beauté de ses yeux,
C'est qu'à son horizon vous restez en prière
Et que vous ne cessez de lui parler de Dieu.

Il est des clochers conscients de leur haute mission qui réellement font de leur vie une louange perpétuelle et, toujours adorants ou suppliants, chantent, toutes les quinze minutes, *Ave verum*, *Regina cœli* ou *Ave Maria*. Le plus grand nombre reste fidèle aux trois *Angelus* quotidiens et aux offices dominicaux. O bons clochers, rappelez sans cesse pardessus les toits aux fils et aux filles des hommes rassemblés autour de vous ou à vos pieds comme des poussins autour de leur mère qu'ils ont une âme immortelle, que cette âme est fille de Dieu et que pareille noblesse impose un devoir non moins noble : celui de la prière filiale.

I. — *Il s'agit de devenir enfants de Dieu*

Au prologue de l'Evangile qui est lu à la fin de la messe, S. Jean nous donne un remarquable enseignement : « A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de *devenir* enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom ; qui sont nés, non du sang ni de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jo., I, 12-15).

Ne sommes-nous pas enfants de Dieu par le baptême ? Nous le sommes. Mais être « rené » par le baptême, ce n'est pas être pleinement fils de Dieu, pas plus que le jour de sa naissance un enfant n'est pleinement un homme.

Nous sommes nés du Saint-Esprit et de l'eau, mais ce n'est qu'un point de départ. De là une grande course a commencé, une grande épreuve aussi longue que la vie pendant laquelle le germe divin produira ses fruits, l'âme ses vertus, non sans obstacles, non sans tempêtes extérieures et risques de défaillance intérieure. La croissance spirituelle, ce « devenir » dont nous avons le « pouvoir », dépend du Saint-Esprit que nous devons supplier comme s'il était seul à agir, et en même temps de nous-mêmes, à titre de collaborateurs de Dieu.

Nous devons donc lever les yeux vers le ciel, à l'exemple du clocher sur la hauteur et crier jusqu'à ce que nous soyons exaucés : O Esprit Créateur, venez, transformez-moi. O Vous qui avez commencé, achevez en moi votre œuvre ! *Domine, exaudi... et clamor meus ad te veniat !*

L'achèvement ou la perfection de cette œuvre divine et humaine est la paix, cette paix qui appartient aux fils de Dieu, que S. Augustin définit : « *serenitas mentis* ». Il n'est pas inutile de bien définir le but, puisque Notre-Seigneur pleurant sur Jérusalem coupable, souhaitait qu'elle connût « même en ce jour qu'elle pouvait encore utiliser, ce qui lui donnerait la paix ! » .

La paix règne dans un cœur et dans une volonté où règne l'unité de l'amour, où les puissances affectives de la chair et des sens n'atteignent plus les puissances spirituelles.

Tant que le cœur et la volonté se partagent en deux amours contraires, la guerre éclate à l'intérieur :

« Quand je délibérais pour entrer au service du Seigneur mon Dieu, écrit S. Augustin, ce que j'avais résolu depuis longtemps, c'est moi qui voulais et c'est moi qui ne voulais pas. C'est moi qui voulais à demi et à demi ne voulais pas. Je luttais avec moi-même et je me divisais moi-même... Je me disais : allons, allons, point de retard... mais des niaiseries de niaiseries, des vanités de vanités me retenaient par ma robe de chair. »

Sans efforts soutenus, sans mortification des passions, sans renoncement au péché, sans prière intense et persévérante, nul ne saurait atteindre ces hauteurs sereines où règne l'amour divin et où commence en quelque sorte l'éternelle béatitude. Il faut « entrer par la porte étroite : car la porte large et la voie spacieuse conduisent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent ; car elle est étroite la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie, et il en est peu qui la trouvent ! » (Mat., VII, 13-14).

Mais sur cette voie étroite, la seule bonne, il est permis d'avancer à pas de géant, grâce au souffle puissant de la confiance. « Le bon Dieu n'a pas besoin d'années pour faire son œuvre dans une âme... On n'a jamais trop de confiance dans le bon Dieu. On obtient autant qu'on espère. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente !... Nous voudrions souffrir généreusement, grandement ; ne jamais tomber ; quelle illusion ! Et que m'importe à moi de tomber à chaque instant ! Je sens par là ma faiblesse et j'y trouve un grand profit. Mon Dieu, vous voyez ce que je puis faire si vous ne me portez pas dans vos bras... » (Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus).

II. — *Adorer le Père avec un cœur filial*

1o La liturgie débute par le Ps. LIII qui est une prière du matin demandant le secours de Dieu con-

tre les tentations et une offrande de la journée :

« Voici que le Seigneur vient à mon aide... De bon cœur je t'offrirai des sacrifices, ô mon Dieu, je louerai ton Nom, car il est bon, car il me délivre de toute angoisse et mes yeux regardent de haut mes ennemis. »

Dès le point du jour, le bon Dieu nous réjouit du sourire de son visage (pour employer une expressive formule de la liturgie). Au sourire de Dieu si rayonnant d'amour pour toutes ses créatures, que le nôtre réponde ! Quand lui dirons-nous en souriant que nous sommes heureux de travailler ou souffrir pour lui ? C'est si facile devant la joie pure et lumineuse du jour qui commence. Nos misères se fondent devant l'immuable jeunesse du monde. Et que sont elles-mêmes toutes ces beautés et toute cette jeunesse devant la Beauté infinie de Dieu ! ANGELUS DOMINI NUNTIAVIT MARIÆ...

2o Bientôt une seconde fois retentit la cloche qui appelle la paroisse ; c'est l'heure de la messe, l'heure où Dieu vient vous visiter. Connaissez-vous assez, m. f., l'heure de la visite divine. *Non cognoscitis tempus visitationis vestræ.* Si vous la connaissiez, notre église serait remplie chaque matin, puisque « toutes les fois que se célèbre ce sacrifice commémoratif, se continue l'œuvre même de notre rédemption » *(Secrète).*

Il est écrit : « Ma maison est une maison de prière. » Jésus la fréquentait assidûment. Il enseignait tous les jours dans le temple. Il y priait tous les jours. Dès l'âge de douze ans, il avait même quitté ses parents pour s'occuper des affaires de son Père, ou simplement pour « être chez son Père ». Car il aime son Père et il s'applique à lui faire plaisir, en conformant sa volonté à la sienne. Et dans son cœur se module et s'amplifie à longueur de journée un continuel chant d'amour.

3o Chez son Père et chez notre Père... L'héritage sera le même : *Quod si filii et hæredes... cohæredes Christi.* Dès maintenant, la maison du Père est aussi la vôtre et les richesses paternelles sont vos richesses. C'est un avant-goût du ciel : « Comme le serf soupire après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, Seigneur » (Ps. XLI).

Aujourd'hui le Graduel vous rappelle que le Nom du Seigneur est admirable par toute la terre et que sa magnificence s'élève plus haut que les cieux. Mais vous savez que ce que Dieu désire, ce sont « les vrais adorateurs qui adoreront le Père en esprit et en vérité ; ce sont de tels adorateurs que le Père demande » (Jo., IV, 23). *Te igitur, clementissime Pater...* supplie le prêtre, profondément incliné devant l'autel.

Bientôt, le *Pater* va exprimer en premier lieu l'adoration que les fils rassemblés autour de Jésus, le Frère aîné, et unis à lui présentent au Père comme le premier de leurs devoirs. *Per Ipsum et cum Ipso et in Ipso...*

Devoir d'autant plus impérieux qu'il est plus négligé et que cet oubli est le principe de tous les maux.

L'homme est créé et mis au monde pour aimer et servir Dieu. Au service de Dieu on voudrait substituer la satisfaction du « moi », l'adoration de l'homme. Hérésie pratique, tentative insensée d'usurpation, que rejette vigoureusement le divin *Pater noster,* ce chant d'amour que nous osons faire monter, de notre petitesse, jusqu'au trône de Dieu.

O Père, notre Père, soyez connu, aimé, béni ! Que votre Nom soit sanctifié ! Par toutes les créatures, mais surtout par ces créatures intelligentes que vous avez faites capables d'aimer, qui devraient souffrir de vous avoir offensé et perdu, qui trouveront en vous seul la paix, la joie de vivre, l'épanouissement d'elles-mêmes dans la vertu, le dévouement et la sainteté. Que, par votre grâce, l'homme devienne pur pour vous voir, humble pour se remplir de vous, saint pour vous faire connaître ! Que votre règne arrive par la soumission de tous à votre volonté !

III. — *Lui demander tout avec une confiance filiale*

Pour que soit parfaite l'harmonie entre le Père et les fils, notre mère l'Eglise nous suggère la manière infaillible de tout obtenir : « Demandez-lui ce qui lui plaît. » Et dans la *Collecte,* nous supplions Dieu de nous faire demander ce qui lui est agréable, afin qu'il ait toujours le plaisir de nous exaucer. On ne peut être plus délicat.

Pain quotidien, c.-à-d. aliment matériel et effusion substantielle de l'Esprit-Saint dans notre esprit, car l'homme ne vit pas que de pain. Pardon des offenses, c.-à-d. le remède après l'aliment, afin de rétablir et d'amplifier le courant vital. Force dans la tentation qui ne sera jamais au-dessus de nos moyens de résistance aidés de la grâce mais deviendra occasion de victoire. Délivrance du mal, c.-à-d. de Satan, du péché, des puissances mauvaises.

C'est l'Esprit (en qui nous disons : Abba ! Père !) qui prie pour nous par des gémissements ineffables ; et Celui qui sonde les cœurs sait quels sont les désirs de l'Esprit... Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu. Car ceux qu'il a connus, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères (Rom., VIII, 26-30). Si nous souffrons avec lui, nous partagerons sa gloire (Rom., VIII, 17).

* *

O notre Père, que la communion à votre sacrement, symbole d'unité, nous purifie et donne à tout votre peuple l'unité d'une famille heureuse de vivre en commun, unité de la paroisse, unité du diocèse, unité de l'Eglise, unité de l'humanité entière dans le Christ Jésus Notre Seigneur. *Ecce quam bonum...* « Combien il est bon et doux de vivre en frères bien unis ! C'est comme un doux parfum sur la tête (symbole de la joie d'un ami qui recevant un visiteur verse sur sa tête le parfum des hôtes) descendant jusqu'au bord du vêtement. C'est comme la rosée de l'Hermon qui descend sur les hauteurs de Sion (la rosée des nuits d'été qui rafraîchit et féconde la campagne) » (Ps. CXXXII). *Amen.*

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

Notre-Dame des Neiges
(5 août)

ORIGINE ET SYMBOLISME DE CE TITRE

Si vous avez lu l'*Histoire d'une âme* de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, vous vous souvenez de ce que les initiés appelèrent le « petit miracle » de sa prise d'habit. « Vous ai-je parlé, ma Mère, écrit-elle, de ma prédilection pour la neige ? Toute petite, sa blancheur me ravissait. D'où me venait ce goût pour la

neige ? Peut-être de ce qu'étant une petite fleur d'hiver, la première parure dont mes yeux d'enfant virent la terre embellie fut son blanc manteau. Je voulais donc voir, le jour de ma prise d'habit, la nature comme moi parée de blanc. Mais la veille la température était si douce qu'on aurait pu se croire au printemps et je n'espérais plus la neige. Le 10 (janvier), au matin, pas de changement ! Je laissai donc là mon désir d'enfant, irréalisable... Après la cérémonie... au moment où je mettais le pied dans la clôture, mon regard se porta tout d'abord sur mon joli petit Jésus qui me souriait au milieu des fleurs et des lumières ; puis, me tournant vers le préau, je le vis tout couvert de neige ! Quelle délicatesse de Jésus ! Comblant les désirs de sa petite fiancée, il lui donnait de la neige !... » (Chap. VII).

En cette fête de Notre-Dame des Neiges, il convenait de nous rappeler « ce petit miracle » et le désir qu'il comblait. Cela nous disposera à croire au plus grand miracle de Notre-Dame des Neiges et à goûter ce titre que la T. S. Vierge en a gardé. Et si ce vocable nous vient de Rome, la France lui a fait un sort nouveau.

C'est son *histoire romaine* et *française* que nous raconterons successivement.

I. — *Sainte-Marie des-Neiges à Rome*

Le nom authentique et complet que porte cette fête au calendrier liturgique est celui de *Dédicace de Sainte-Marie-des-Neiges*. Nous célébrons la dédicace de la plus belle basilique romaine dédiée à la T. S. Vierge, — et pour cela communément appelée aujourd'hui *Sainte-Marie-Majeure* — comme nous célébrons la dédicace de l'archibasilique du Saint-Sauveur (9 nov.) et des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul (18 nov.). Nous sommes de l'Eglise romaine ; nous partageons les joies et les actions de grâces de l'Eglise Romaine, Mère et Maîtresse de toutes les Eglises.

Mais ce titre gracieux de Sainte-Marie-des-Neiges, — assez inattendu à Rome, qui ne voit guère la neige que de loin, sur les hauteurs des monts Albins — évoque la jolie légende qui aurait donné naissance à cette célèbre église et que rapporte le bréviaire.

Au IVe siècle, sous le pape Libère (352-366), le patrice Jean et son épouse commençaient d'avancer en âge. Aucun enfant n'était né à leur foyer, malgré leurs désirs et leurs prières. Alors ils firent vœu de consacrer leur fortune sans héritiers à la glorification de la T. S. Vierge.

Ils la priaient de leur manifester ce qu'elle aurait pour agréable. Or les deux époux la virent en songe — en songe aussi S. Joseph avait appris son départ pour l'exil et son retour au foyer. — Et la Vierge leur demanda de lui élever une église sur le mont Esquilin à un emplacement qu'ils connaîtraient à ce signe : ils le trouveraient couvert de neige.

Le matin du 5 août, au cœur de l'été, alors que l'atmosphère brûle comme une fournaise à Rome, on fut témoin de ce prodige : un vaste champ de neige couvrait les hauteurs de l'Esquilin.

Les pieux époux s'ouvrirent au pape Libère de leur dessein, de leur songe et du prodige. Comment le pape n'aurait-il pas fait crédit à leur parole ? La même nuit, il avait eu le même songe et la même révélation.

Ainsi s'éleva cette basilique, prédestinée à un si glorieux avenir sous le titre de Sainte-Marie-Majeure. A l'envi, dans la suite des temps, les Papes l'agrandiront, la doteront de richesses architecturales, en feront une sorte de reliquaire monumental des plus chers souvenirs de la Vierge.

Là prendront place les reliques de la Crèche de Jésus que le peuple romain escorte chaque année de sa fervente dévotion et de ses prières.

Là Sixte III lancerait, en mémoire de la proclamation de la maternité divine à Ephèse en 431, l'arc triomphal à l'entrée du chœur, dont les mosaïques sur fond or racontent la vie de la T. S. Vierge.

Là, dans la chapelle Borghèse, se dresserait sur l'autel, l'image miraculeuse de la Vierge appelée *Salus populi romani*, « Salut du peuple romain », attribuée à S. Luc.

C'est bien un des plus grands monuments d'art et de piété élevés en chrétienté à la gloire de Notre-Dame.

La France y a apporté sa pierre, entre autres la colonne commémorative de l'abjuration d'Henri IV et de son absolution d'hérésie par Clément VIII. Pourtant c'est la gloire de l'Espagne d'avoir contribué plus que toute autre nation chrétienne, par ses ors venus d'Amérique du Sud au temps de sa splendeur coloniale, à la fastueuse décoration de la basilique mariale : en reconnaissance ses rois étaient chanoines de Sainte-Marie-Majeure, comme les rois de France étaient chanoines de St-Jean-de Latran. La glorification de Sainte-Marie-des-Neiges par notre pays est d'un autre ordre.

II. — *Sainte-Marie des-Neiges en France*

C'est d'avoir adopté ce vocable gracieux, d'en avoir fait un des titres allégoriques de sa royauté universelle, de sa pureté d'immaculée, de son action sanctificatrice.

Sans doute, en parcourant les catalogues des sanctuaires et des pèlerinages de France à Marie on trouverait bien chez nous des points d'attache de notre piété mariale avec la Notre-Dame des Neiges de Rome.

A Rieussec, par exemple, au diocèse de Montpellier, la tradition locale attribue à sa dévotion la même origine du miracle de la neige, à la même date du 5 août (voir Drochon, *Histoire des Pèlerinages français de la T. S. Vierge*, p. 705). Pareillement, l'abbaye des Prémontrés de Pont-à-Mousson honorait pour patronne *Santa Maria Maggiore*, la célèbre Vierge attribuée à S. Luc (voir *Ste Marie Majeure, Patronne de l'Abbaye de Pont-à-Mousson*, par Léon Germain, Nancy, 1895). Le diocèse de Saint-Flour et d'autres encore ont aussi leur Notre-Dame des Neiges.

Mais, encore une fois, plus que son origine miraculeuse, c'est le symbolisme du vocable que la piété française a retenu.

Bien qu'elle soit récente — elle a été érigée le 11 août 1927 — arrêtons-nous à cette Notre-Dame des Neiges, dressée à 1525 mètres d'altitude, au sommet du Turon de Holou, face au cirque de Gavarnie. Sur ce haut lieu elle prend toute sa signification. Et en plein centre de pèlerinage et de tourisme, il n'est aucun pèlerin de Lourdes qui ne l'ait saluée et invoquée au passage.

Présentée de profil, le visage tourné vers son enfant comme pour l'inviter à bénir la montagne, la Vierge élève des deux bras son Jésus qui étend sa main droite dans un geste de bénédiction. Sur le socle on lit l'invocation latine : *Dna Nivium, ora pro*

nobis, « Dame des Neiges, priez pour nous ». Dans le piédestal qui la porte, a été aménagé un autel auquel on accède par quatre marches.

A cette hauteur, dans le cirque des montagnes qui l'environnent, dans la lumière que lui renvoie comme un miroir la neige d'alentour, cette statue évoque le Roi et la Reine de la création. Naturellement chantent dans la mémoire les versets du psaume de David (CXVII, 8) et du cantique de Daniel (III, 70) qui invitent les glaciers et les neiges à bénir le Seigneur : *Benedicite glacies et nives Domino.* Et n'est-ce pas cette glorification de Dieu par sa création qu'exprime l'admiration du touriste devant ce spectacle grandiose ?

La pierre blanche de la statue, la neige étincelante sur les sommets, et plus encore le voisinage de Lourdes dont on vient et où la T. S. Vierge s'est nommée l'Immaculée, composent le cadre et l'atmosphère qui s'accordent à Celle qui est la toute pure. De l'ange qui roula la pierre du sépulcre après la résurrection de Jésus (Mat., XXVIII, 3) et de Jésus lui-même au jour de sa Transfiguration (XVII, 2) il est dit dans l'Evangile que leur vêtement était blanc comme la neige. La neige qui prolonge la blancheur du socle n'est-ce pas aussi comme la traîne du blanc manteau dont notre imagination revêt la Vierge immaculée, sans tache, sans péché ?

La main bénissante du petit Jésus, l'expression d'imploration du visage de la Vierge, le geste de ses bras qui dresse son enfant au-dessus de nous pour que descende sur tous sa bénédiction, nous mettent sur les lèvres l'invocation gravée à ses pieds : Notre-Dame des Neiges, priez pour nous. Patronne des montagnards, elle est la femme forte des Proverbes qui ne craint pas la neige pour ceux de sa maison (XXXI, 21) parce qu'elle les protège de ses rigueurs, de ses avalanches et autres traîtrises de la montagne. Refuge des pécheurs et Mère de Miséricorde, nous confions à l'appui de son intercession la prière que nous faisons à Dieu avec le psalmiste : « Lavez-moi et je serai plus blanc que la neige » (Ps. L, 9).

Ainsi, sous le titre de Notre-Dame des Neiges, aimons-nous à saluer le Mère du Créateur qu'il a associée à sa royauté ; nous aimons à nous représenter la blanche apparition de l'Immaculée et de la toute Pure ; nous aimons à prier, à supplier Celle à qui nous demandons si souvent dans l'oraison liturgique la santé de l'âme et du corps.

* *

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus attribuait sa prédilection pour la neige au fait qu'elle était « une petite fleur d'hiver », éclose dans un paysage de neige.

Chez tous les peuples et depuis toujours la neige symbolise la pureté des âmes. Pas de comparaison plus courante que celle-ci : blanc comme neige. Elle est synonyme d'innocence.

Or, au moins selon notre façon humaine de parler, Marie est la pureté même : S. Louis-Marie de Montfort parle de sa pureté « toute divine ».

Oui, pureté toute divine, puisqu'elle purifie tout ce qu'elle touche. Elle purifie les pécheurs de leurs péchés et de leurs taches. Elle purifie les justes « de toute la souillure de l'amour-propre et de l'attache imperceptible à la créature, qui se glisse insensiblement dans les meilleures actions. Dès lors qu'elles sont entre ses mains très pures et fécondes, ces mêmes mains, qui n'ont jamais été souillées ni oiseuses, et qui purifient ce qu'elles touchent ôtent... tout ce qu'il peut y avoir de gâté ou d'imparfait » *(Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge,* n° 146).

Justes ou pécheurs, invoquons donc aujourd'hui avec ferveur et confiance Notre-Dame des Neiges pour qu'elle nous revête de cette blancheur qui est le symbole de la pureté des petits baptisés, des premiers communiants et des élus du ciel, *amicti stolis albis* (Apoc., VII, 9).

A L'ECOLE DES SAINTS

Fête de sainte Madeleine
(22 juillet)

TÉMOIN ET MESSAGÈRE DE LA RÉSURRECTION

Mes frères,

Marie-Madeleine aura toujours eu la sympathie et des hommes et de Dieu !

Il suffit d'évoquer la Sainte-Baume, St-Maximin, Vézelay et, à Paris, la Madeleine !

Les prophéties du Christ ne sont pas d'un faux prophète et il avait prédit que la mémoire de sainte Madeleine serait éternelle comme l'Evangile.

De ses étonnantes prédilections pour la pécheresse convertie il en est une — et non la moindre — que la liturgie impose à nos méditations, à la gloire de sainte Madeleine et pour notre instruction. Il s'agit de l'apparition du Christ ressuscité à Marie de Magdala dans le jardin de Joseph d'Arimathie. Entre tous et toutes, parmi ses apôtres et les saintes femmes, Notre-Seigneur qui sort du tombeau choisit Marie-Madeleine pour être le premier témoin et le premier messager de sa résurrection.

I. — *Premier témoin*

Ce matin du tout premier dimanche de Pâques, grande animation dans la propriété de Joseph d'Arimathie, qui, le soir du vendredi, avait offert son caveau de famille pour y déposer le corps de Jésus de Nazareth descendu de la croix.

Si la police de Pilate fait son service, tant d'allées et venues insolites doivent l'intriguer. Avant le jour, des femmes se sont succédées dans l'enclos : Marie de Magdala, l'autre Marie, mère de Jacques, Salomé, Jeanne, femme de Chusa, d'autres encore. Elle a pu remarquer que Madeleine est partie précipitamment, qu'elle est revenue au pas de course avec Pierre et Jean, qu'elle s'attarde seule auprès du sépulcre après la sortie des deux apôtres.

Depuis sa conversion, pour celle qui avait beaucoup aimé, seul Jésus comptait ; le reste n'existait pas. Elle s'attache en larmes à ce qui reste de lui : à ce tombeau vide, à ces bandelettes rangées avec soin qui avaient enveloppé ses membres, à ce suaire plié à part, dans un angle du sépulcre, qui avait recouvert sa tête. Mais lui, où est-il ?

Et voici que son regard rencontre deux jeunes gens, deux anges, qui voyant ses larmes lui demandent : — « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Sa réponse reproduit exactement ce qu'elle avait annoncé à Pierre et à Jean — car elle ne sait plus ni dire, ni penser autre chose : « C'est qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » *Dominum meum,* mon Seigneur : à cette marque d'exclusivisme, que voilà bien un autre signe de son amour !

A-t-elle entendu un bruit de pas ? Tout simplement continue-t-elle de chercher dans l'espoir d'apercevoir enfin Jésus ? Elle s'est retournée. Et devant elle, c'est lui qui se dresse, lui Jésus, — mais sans se laisser reconnaître, pas plus qu'il ne se laissera reconnaître d'abord par les deux disciples en route vers Emmaüs — et qui pose à cette femme en larmes la même question : — « Femme, pourquoi pleurez-vous ? »

Madeleine le prend pour le jardinier. Lui du moins doit être au courant. Rien n'a pu se faire à son insu, sans sa permission, sans sa complicité peut être : c'était bien compromettant et en tout cas fort encombrant d'avoir dans sa propriété un mort qui occasionnait tant de visites.

Puisqu'il est au courant et que surtout Madeleine s'imagine que tout le monde n'est préoccupé comme elle que de Jésus, sans même prononcer de nom elle répond : — « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez déposé, et je l'emporterai... » Il ne vous était rien ; il ne vous causait que de l'ennui ; vous l'avez déplacé... ; moi je l'aime ; il ne vous gênera plus ; je l'emporterai... Je l'emporterai : sainte folie de l'amour à qui rien ne paraît impossible.

Jésus ne peut pas laisser se prolonger cette scène déchirante d'un tel amour en émoi. Il est vaincu par cet amour, comme chez Simon le Pharisien. Avec un sourire qui éclaire tout son visage, sans contrefaire maintenant sa voix, d'un seul mot, qui n'est plus le nom de femme donné à l'étrangère comme tout à l'heure, mais le nom familier de l'intimité de Béthanie, au seul prononcé de ce mot « Marie », Jésus se fait reconnaître.

C'est lui, Madeleine le retrouve, elle a entendu sa voix... et elle se précipite à ses pieds, ne prononçant elle aussi qu'un seul mot, un nom tout trempé d'affection : *Rabboni*, mon grand et bon Maître !

II. — *Premier messager*

Dans l'effusion de son amour et de sa joie, celle qui vient d'être le premier témoin de la résurrection, est tombée aux pieds de son Maître.

A ses pieds : nous le savons, c'est son lieu d'élection : à ses pieds qu'elle a couverts de parfums et essuyés de sa longue chevelure dénouée, elle a épanché son repentir ; à ses pieds, tandis que Marthe s'affaire à préparer un menu trop copieux au gré de l'hôte de Béthanie, elle se tient attentive, buvant chaque parole qui tombe des lèvres du Maître ; à ses pieds, qu'elle étreint et qu'elle baigne de ses larmes, la tradition nous la représente près de la croix au Golgotha.

Cette fois encore, mais aujourd'hui dans un élan d'angoisse apaisée et d'immense bonheur, elle est aux pieds bénis du Sauveur, elle s'y attache désespérément, on dirait qu'elle ne veut plus les quitter, comme quelqu'un qui a retrouvé tout à coup l'être cher qu'il croyait perdu à jamais.

Et Notre-Seigneur ne s'oppose pas à cette effusion de tendresse, pas plus qu'il ne s'est opposé à l'onction de sa tête et de ses pieds à Béthanie malgré le scandale de Simon le Pharisien.

Il la laisse un moment donner toute liberté à son amour consolé comme il laissera bientôt d'autres saintes femmes, Marie, mère de Jacques et Salomé tenir ses pieds embrassés (Mat., XXVIII, 9). Il y a une minute de silence qui suffit à remplir la résonance au fond des cœurs, des deux simples mots échangés : Marie ! Mon grand et bon Maître !

Enfin, le Seigneur rompt ce silence, cette minute d'extase pour Madeleine, cet instant qu'elle voudrait prolonger indéfiniment. En cette aube pascale qu'il faut que les siens sachent bien qu'il a tenu parole, et qu'il est ressuscité, qu'il a encore tant de choses à leur dire, il y a autre chose à faire qu'à éterniser la douceur qu'elle éprouve de sa présence. Mais qu'elle se console cette entrevue n'est pas la dernière.

— *Noli, me tangere,* cessez d'embrasser mes pieds, lui dit le Maître, comme il avait dit un jour à la veuve de Naïm : *noli flere,* ne pleurez plus. Non, ne vous attardez pas près de moi, comme si vous ne deviez plus me revoir ; je ne suis pas encore remonté vers le Père ; j'en ai encore pour quelque temps avec vous. Allez plutôt vers mes frères et dites-leur qu'en effet je vais monter vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu et que j'ai besoin, avant, de leur faire connaître mes dernières volontés et de leur faire mes suprêmes recommandations.

Ceux qui aiment vraiment sont prêts à tout, même au sacrifice de leur amour, quand il l'exige, le demande ou seulement le désire. Madeleine s'arrache à la présence du Maître pour remplir la mission qu'il lui confie. Et elle s'en vient vers les apôtres, les disciples, et elle leur annonce : « J'ai vu le Seigneur et voici ce qu'il m'a dit.

* *

Marie-Madeleine, la pécheresse convertie, premier témoin du Christ ressuscité, avant Pierre, le chef des apôtres, avant S. Jean, celui que Jésus aimait et le fils de Marie, avant tant de disciples et de saintes femmes de la première heure !

Pourquoi ces préférences divines ? — Il est plus d'une explication.

Pourtant quand on a bien scruté le mystère il en est une qui s'impose plus que toute autre : il faut que l'humanité ait en Marie-Madeleine l'illustration vivante, l'exemple type, la preuve irrécusable de l'infinie miséricorde du Dieu Sauveur, qu'elle s'en émeuve, qu'elle s'en laisse toucher.

Cette miséricorde s'était affirmée en des paradoxes déconcertants : il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt dix neuf justes qui persévèrent.

Elle s'était exprimée en des paraboles, qui sont des joyaux, et ne cesseront jamais d'émouvoir les cœurs : la brebis perdue, l'enfant prodigue.

Cette miséricorde avait donné ses preuves — car nous exigeons autre chose que des mots à l'emporte pièce, et d'émouvantes histoires — le jour du pardon sans réserve à la fille publique, l'être déchu et méprisé.

Mais à ces paroles et à ces actes il fallait un sceau suprême. Il fallait que le Christ ressuscité prît à son compte sa pitié de missionnaire parmi les hommes, qu'il montrât qu'il en était bien comme il avait dit, qu'il tenait ses promesses.

Et c'est pourquoi cette nouvelle faveur est accordée à Marie-Madeleine, après tant d'autres marques de la miséricorde du Maître, d'être le premier témoin et le premier messager de sa résurrection.

Quelle invitation au repentir ! quel encouragement dans la pénitence ! quelle certitude que la confiance du converti ne sera pas confondue !

Sainte Anne
(26 juillet)
Aux mères chrétiennes
LA MÈRE ET LA REINE DES SAINTS

Mesdames,

Pour la faiblesse corporelle de l'enfant, Dieu a préparé, dans les bras et sur le cœur de sa mère, un refuge de tendresse et de force : mais croyez-vous qu'il ait laissé sans appui cette âme encore endormie dans l'inconscience mais si précieuse par le sang de Jésus qui l'a conquise et par le ciel auquel elle est destinée ? Cet appui, c'est l'âme de la mère, âme faite d'amour, de prévoyance, de délicatesse, de sainte ambition.

Marie est destinée par Dieu à être la mère de son fils : elle est un chef-d'œuvre ravissant de pureté, elle sera digne de souffrir avec Jésus pour le salut du monde ; à quelles mains, à quel cœur le Très-Haut va-t-il confier l'Immaculée ? à sainte Anne. Je vous ai dit dans un simple aperçu la raison d'être et l'étendue de sa sainteté ; je vous ai dit aussi, Mesdames, la hauteur et le poids de vos responsabilités conjugales et maternelles : vous ne vous sauverez pas sans vos époux et sans vos enfants.

Une mère digne du choix divin nourrit l'âme de ses enfants de convictions fortes et de dévouement généreux : tel fut le rôle de Ste Anne pour Marie ; tel doit être le vôtre à l'égard de vos enfants.

I

La conviction fondamentale que Ste Anne forma dans l'âme de la jeune vierge est celle-ci : voir et reconnaître en tout le Seigneur.

1° Dieu est présent, l'œil ouvert sur nos moindres démarches, sur nos intentions les moins ouvertes : comme cette pensée doit entretenir la crainte filiale, l'horreur du péché, la pureté délicate, le désir de plaire au Maître ; comme cela soutient la confiance en sa miséricorde ! Il voit bien que c'est pour lui, et mon travail, et mes soucis et mes peines.

Comme une mère a moins d'angoisse quand elle a habitué ses enfants à vivre ainsi dans la clairvoyance incessante du regard de Dieu !

2° Dieu n'est pas moins invisible et pas moins présent dans ses enfants de prédilection les pauvres : bien avant l'Evangile, l'ancienne loi avait déclaré ineffaçable du cœur de Dieu le souvenir de l'homme qui a la pitié et l'intelligence du pauvre.

Le foyer d'Anne et de Joachim était pauvre comme celui d'une famille déchue : raison de plus pour qu'on y soit généreux et que Marie ait vu plus d'une fois les sans-foyer s'asseoir et rompre le pain de la famille.

3° Dieu se cache encore ici-bas dans ceux qui détiennent l'autorité. Au temps de Marie l'autorité civile était passée à des mains païennes et l'autorité religieuse souvent bien indignement exercée par la vénalité des Grands Prêtres : avant la lettre, on n'en savait pas moins rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. C'est à Dieu qu'on entendait vouer son obéissance, quelque fut le porte-voix des volontés divines.

4° Enfin, au foyer de Ste Anne, on savait tourner ses regards vers le ciel, comme vers l'espérance qui console de tout, qui doit combler tout désir, la récompense qui dépasse toute aspiration et tout mérite. Jamais, quelques sombres et accablants que fussent les délaissements, on aurait eu même la pensée de murmurer tant on avait foi au cœur miséricordieux qui séchera toute larme versée par ses fidèles serviteurs.

Mesdames, si j'avais à justifier chacun de ces points de vue, je n'aurais qu'à ouvrir l'Ancien Testament, soit dans ses Psaumes, soit dans les Proverbes et livres de la Sagesse, soit dans les exemples des Familles croyantes et je vous y montrerais sans peine, comme écrite à l'avance, la vie familiale de Ste Anne.

Ou, si vous aimez mieux, je vous rappellerais des noms encore mieux connus de vous et plus proches dans le temps ; j'évoquerais les exemples de l'admirable mère de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, de la sainte mère du Curé d'Ars, d'Isabelle Romée, mère de notre Jeanne d'Arc, de « maman Marguerite », mère de S. Jean Bosco et vous verriez ces grandes chrétiennes pétrissant dans la force et dans l'amour les convictions dans l'âme des futurs saints. Peu importe que ces mères soient du XV^e^ ou du XIX^e^ siècle, celui qui les guide, c'est toujours l'Esprit de Dieu et il les guide par les mêmes voies de lumière.

II

Ce sont aussi les voies du don de soi.

Je le faisais remarquer naguère, le premier mot que l'Evangile cite de la Sainte Vierge, c'est une protestation d'absolu dévouement au Seigneur : « *Ecce ancilla Domini* ».

Ce n'est pas premièrement à recevoir qu'elle se prépare, c'est à donner et à se donner sans réserve, dans l'humble attitude dépendante de celle qui sert. Pour elle, il semble qu'il n'y ait pas d'autre gloire ni d'autre joie. Qui pourrait douter qu'elle y a été formée par les exhortations et les exemples de sainte Anne qui appelait de tous ses vœux l'avènement du Messie ?

Se donner au Seigneur, c'est encore l'aimer de tout son cœur et de toutes ses forces, de l'amour le plus parfait et le plus consumant. Ce sera encore tout le programme de la T. S. Vierge parce que, sans doute, c'est selon la grâce surabondante qui lui a été conférée, mais aussi parce que Ste Anne l'y a dès le premier instant entraînée.

Demandez à Ste Anne de vous apprendre à élever des âmes de conviction que ne désarçonne pas la première impression défavorable, le premier échec, la première tentation, la moindre obscurité, mais aussi des âmes généreuses qui ne refusent rien au bon Dieu.

A ce prix, vos enfants feront votre consolation et un jour votre couronne. Ainsi soit-il.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LXV

RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE D'OCCIDENT (800)

Charlemagne fut un des plus grands conquérants de l'histoire. Il est même devenu un héros de légende. Son règne est des plus longs : de 768 à 814, soit 47 ans. Par ses victoires sur les Lombards, les Saxons et les Maures, Charlemagne était devenu le maître d'un vaste empire qui avait pour limites : au nord, la mer Baltique, au sud, l'Ebre, à l'est, l'Elbe et à l'ouest l'Atlantique. Ainsi donc tous les peuples

chrétiens de l'Occident, sauf les Iles Britanniques et une partie encore de l'Espagne soumise aux Musulmans ou Maures, obéissait à un *seul chef*. Charlemagne avait fait non seulement l'unité politique mais encore l'unité religieuse de l'Europe : un seul *Credo* un seul baptême. Il avait ainsi posé les assises de ce que l'on appellera plus tard la « République chrétienne » ou plus brièvement : la *Chrétienté*. Cette magnifique conception était, à peu près, réalisée à la fin du VIIIe siècle. L'Empire d'Occident semblait reconstitué ; il ne manquait à Charlemagne que le titre d'*Empereur*. Les événements allaient se précipiter et se charger de le lui conférer.

* *

Le moment était, de plus, favorable. Depuis 797, l'Empire d'Orient était entre les mains de la veuve de Léon IV, la princesse Irène, qui avait disputé le pouvoir à son fils Constantin VI. Or, il n'y avait pas de précédent ni à Byzance, ni à Rome, que l'Empire eût jamais été gouverné par une impératrice. Le titre d'empereur était donc libre, à prendre pour ainsi dire, et le trône impérial pouvait être considéré comme vacant. On en parlait, l'opinion était préparée à l'événement. Il suffisait d'attendre une circonstance propice. Celle-ci se présenta sous le pontificat de Léon III (795-816), successeur d'Adrien Ier, élu le lendemain de la sépulture d'Adrien, le 26 décembre 795. Désireux, à l'exemple de son prédécesseur, d'entretenir de bons rapports avec le roi Charles, il lui annonça son avènement et lui envoya les emblèmes du patriciat : les clefs de la Confession de Saint-Pierre et l'étendard de la ville de Rome.

A quelque temps de là, le 25 avril 799, deux clercs de l'Eglise romaine, dont l'un était le propre neveu du pape défunt, se portaient sur le nouveau pape à des excès inouïs ; il fut roué de coups et on tenta de lui couper la langue et de lui crever les yeux. La nouvelle de cette conjuration odieuse ne tarda pas à parvenir au roi Charles qui se trouvait à Paderborn en Westphalie. Le pape parvint à l'y rejoindre, grâce à un envoyé franc. Charles l'accueillit avec beaucoup d'égards et le fit reconduire à Rome, escorté d'évêques et de comtes qui le réinstallèrent sur le trône pontifical. Puis se souvenant qu'il était « patrice », protecteur du Souverain Pontife et de Rome, il se rendit lui-même à Rome où il arriva le 24 novembre 799. Il réunit à St-Pierre une assemblée du haut clergé et de la noblesse romaine. Il déclara qu'il voulait procéder à une enquête sur les événements d'avril 799 et demanda aux accusateurs d'apporter leurs preuves. Personne n'osa se présenter. Le lendemain le pape comparut, à son tour, devant Charlemagne, spontanément et sans y être contraint il jura, la main sur l'Evangile, que les accusations portées contre lui n'étaient que mensonges. C'était le 23 décembre 799.

Le surlendemain, 25 décembre — coïncidence de date avec le baptême de Clovis — Charlemagne et Léon III se trouvaient réunis de nouveau à Saint-Pierre, entourés de l'élite des seigneurs, francs et romains et d'une grande foule, pour célébrer la fête de Noël. Et alors voici le récit de ce grand événement qui est donné dans l'*Histoire des Gaules*, par Eginhard :

« Comme le roi se trouvait debout devant l'autel du Bienheureux apôtre Pierre, légèrement incliné pour faire sa prière, le pape lui posa une couronne sur la tête et le peuple s'écria par trois fois, en manifestant une grande joie : « A Charles, Auguste, couronné par Dieu, grand et magnifique empereur des Romains, vie et victoire ! » Après les *Laudes*, le pontife se prosterna devant lui, suivant la coutume établie pour les anciens empereurs et l'oignit de l'huile sainte. »

* *

Cette fête de Noël de l'an 800 n'ouvrait pas seulement un siècle nouveau — l'année commençait alors au 25 décembre — elle commençait une ère nouvelle dans l'histoire de l'Eglise et du monde. Le *Saint Empire romain* était fondé.

— *Saint*, à cause du sacre et, plus encore, à cause de la mission que recevait l'élu, Empereur de la chrétienté, de réaliser sur la terre le royaume de Dieu en défendant toujours les intérêts de l'Eglise et de la Foi.

— Saint *Empire*, à cause du prestige attaché encore à ce nom d'une grande chose disparue de l'occident.

— *Romain*, pour la même raison et parce que tout autre nom, celui, par exemple, de français ou de germanique, n'aurait pas eu la même grandeur ni le même prestige.

L'institution sera utile à l'Eglise avec les bons empereurs, parfois nuisible avec les autres. Elle fournira prétexte à l'ambition démesurée de certains empereurs allemands pour lesquels ce sera le Saint Empire Romain-*germanique*. De là, sortira plus tard, sous une forme particulièrement violente, la fameuse lutte du *Sacerdoce et de l'Empire :* Charlemagne quittera Rome pour s'installer à Aix-la-Chapelle. Auparavant, le nouvel empereur prenant son rôle au sérieux, songea à réunir les deux empires d'Orient et d'Occident et fit, à cet effet, à l'impératrice Irène des propositions de mariage mais sans succès. Il eut au moins la satisfaction de recevoir d'Orient, dans ce même temps, un don bien précieux pour sa foi. Le calife de Bagdad, Haround-al-Raschid, lui envoya en témoignage d'estime et d'amitié les clefs et l'étendard du Saint-Sépulcre, dont il le constituait ainsi protecteur et défenseur.

* *

Nous verrons, par la suite, les rapports de Charlemagne avec l'Eglise et nous constaterons que tant qu'il y eut union entre les deux pouvoirs, ce fut pour le plus grand profit du peuple, autant que pour la prospérité de l'Empire. Tant il est vrai que l'Evangile est toujours une source de bonheur humain.

NOTES PASTORALES SUR LE MARIAGE

I

INTRODUCTION

Le mariage a pour but la constitution d'un foyer, c'est-à-dire du milieu propre à la formation, à l'éducation, à l'épanouissement spirituel de tous ses membres, parents et enfants.

C'est évident pour l'enfant : de même que le fruit a besoin d'une certaine somme de chaleur pour mûrir, l'enfant a besoin d'une certaine somme de soins, de conseils, de tendresse pour grandir, devenir un homme, se développer totalement. Le foyer est la première source de cette somme ; — première dans le temps, première par la qualité de sa tendresse, première dans le dessein de Dieu.

* *